Le roseau commun

parfois fléau, parfois allié

PAR JACQUES BRISSON ET JEAN-PIERRE RICARD

Aussi appelé «phragmite commun», «jonc à balai» ou «rouche», le roseau commun (*Phragmites australis* ou *Phragmites communis*) se reconnaît à sa grande taille (entre 2 et 3 m.) et à sa magnifique panicule qui ressemble à une longue chevelure soyeuse. Il peut autant supporter les froids boréaux que les chaleurs humides des tropiques, et il colonise tous les continents sauf l'Antarctique. Au Québec, on le trouve surtout dans la vallée du Saint-Laurent, partout où il y a un sol humide ou de l'eau stagnante peu profonde. Il partage avec la quenouille un goût particulier pour les fossés de drainage et le bord des chemins. Les autoroutes ne sont pas reconnues pour la beauté de leur paysage, mais elles seraient encore plus ennuyeuses si ce n'était du long ruban ininterrompu de roseaux qui décore leurs flancs. Il n'est pas rare de voir un automobiliste s'arrêter et cueillir des panicules dans le but d'en faire un bouquet de plantes séchées.

Si la prédilection du roseau pour les fossés peut plaire aux contemplatifs ou aux automobilistes blasés, il fait moins d'heureux parmi les agriculteurs. En effet, il peut former des populations si compactes qu'il comble les fossés de drainage et nuit à la libre circulation de l'eau, tout en débordant fréquemment dans les cultures adjacentes. Il offrirait aussi un abri aux étourneaux, carouges et autres «oiseaux noirs» qui vont ravager les cultures avoisinantes. Les aménagistes de la faune ne tiennent pas particulièrement dans leur cœur le roseau commun car il offre un habitat de piètre qualité à la sauvagine. Or, l'activité humaine et les modifications de drainage ont favorisé son envahissement dans les milieux humides naturels. Par exemple, dans le bassin de Beauharnois, l'organisme Canards Illimités, voué à la protection et à l'aménagement des terres humides, a fait des efforts considérables pour arriver à maîtriser les populations de roseaux et aménager un habitat

© Claude Ponthieux

plus accueillant pour la faune. Mais la bataille n'est pas facile car la propagation du roseau par multiplication végétative est si vigoureuse qu'il est quasi impossible à déloger. Pas étonnant que de nombreuses recherches aient été réalisées afin de développer des méthodes de contrôle, allant de tests de divers phytocides au fauchage, en passant par le brûlage contrôlé, la gestion du niveau d'eau, la lutte biologique et même l'application d'une toile opaque. Hélas, aucune de ces méthodes n'offre de garanties contre le retour éventuel du roseau. Jean de Lafontaine avait bien raison de nous mettre en garde contre l'apparente fragilité du roseau qui, dans sa fable, était parvenu à résister à la tempête mieux que le chêne…

Pourtant, le roseau n'a pas que des torts, et on a su, au cours des siècles, l'utiliser à plusieurs fins. On a longtemps employé ses tiges dans la confection de clôtures, de toits, de treillis, de paillassons, de papier, de nattes, de flèches, de flûtes, etc. Certains groupes amérindiens l'ont intégré à leur régime alimentaire en utilisant ses graines ou sa sève sucrée. Bien que toutes ces utilisations ne soient pas très répandues de nos jours, on a trouvé, depuis quelques décennies, une autre fonction très moderne au phragmite, celle d'épurer les eaux usées domestiques. En effet, on trouve partout dans le monde des centaines de petites stations d'épuration où l'eau usée traverse un marais filtrant généralement planté de roseaux. Ce procédé est plus écologique que les méthodes chimiques traditionnelles et il est bien moins coûteux à opérer. On peut en voir un bel exemple au musée de la Biosphère de Montréal, où toutes les eaux usées sont traitées à l'aide de marais filtrants. Plus récemment, on utilise aussi les lits de roseaux, non pas pour traiter les eaux usées, mais pour assécher les boues qui s'accumule au fond des grands étangs aérés des stations d'épuration traditionnelles. Habituellement, ces boues qui s'accumulent au fond des étangs d'épuration sont régulièrement pompées et acheminées à grands coûts vers des sites d'enfouissement ou d'incinération. La nouvelle méthode consiste à pomper ces boues sur des lits de roseaux situés à côté de l'étang aéré. L'eau des boues s'écoule à travers le lit alors que la partie solide demeure en surface. Avec le temps, les racines et les rhizomes pénètrent cette zone, minéralisent son contenu et en font un compost utile pour la fertilisation agricole. Au Québec, la Ville de Bromont opère depuis peu une station de traitement des boues avec des lits de roseaux.

Et ce n'est pas fini : on entrevoit d'autres fonctions au roseau, notamment celle de produire de la biomasse utilisée comme carburant énergétique, soit dans la production de méthanol ou de briquettes. Sa très forte productivité, celle-là même qui fait rager ceux qui le trouvent envahissant, serait alors son principal atout. Avec ses propriétés et les usages qu'on peut en faire, le roseau semble être en mesure de nous fournir bien des façons de se racheter…

Jacques Brisson est botaniste au Jardin botanique de Montréal. Il était responsable du suivi scientifique sur l'efficacité des marais filtrants de la Biosphère et des lits de roseaux de Bromont.

Jean-Pierre Ricard est président du Groupe conseil Tangara, une firme œuvrant dans le domaine de l'écologie et de l'environnement. Il a réalisé un rapport au profit d'Hydro-Québec sur l'écologie et la maîtrise du phragmite.

Phragmites